

Paul Fareller. Né à Paris en 1934. Sa première publication de poèmes en revue date de 1971. Mais ce n'est que vers la cinquantaine, en 1984, qu'il s'est décidé à publier un premier livre de poésie. Ce livre, intitulé *L'Intempérie douce*, ajoutait à des extraits de carnets récents, des fragments tirés de toute une production antérieure retenue longtemps inédite. Membre du comité de rédaction de la revue *Les Hommes sans épaules*, il figure également au sommaire de nombreuses autres revues, tant en France qu'en Belgique et en Suisse (notamment à *La Revue de Belles-Lettres*, la « RBL » de Genève), pour des poèmes mais aussi des chroniques de poésie. Il participe aux travaux de l'Association « Les Amis de Louis Guillaume » et, depuis trois ans, fait partie du jury du Prix Louis Guillaume du Poème en Prose.



L'intérieur, nuit

(Inédit)

Cette
à peine cueillie,

ce puits profond d'entre les pétales,
cette respirée,
– comment flairer du sens à l'abîme? –
c'est devant ce rien que s'achève le
vivre.



Ou feuilleter les années
d'un égarement vieilli,

ou cet amour
avec rien que l'heure
– c'est là seul dilemme
quand il n'est plus temps :

en vain tu berces des ombres
ou sinon,
réapprends l'ignorance
et l'oubli,
qu'il t'en souviene.



Quelle ouïe fidèle, patiente,
viendrait concerter ces brumes,

dégivrer leur silence,
quelle autre musique

comme en écrivent les rêves
dans la battue de mesures vides?
Quel chemin presque effacé
persiste à marcher devant

sous cette aile blanche
à l'invisible cri?

Quel matin semé seul sur la terre
pour notre éveil qui tarde?



Pour un peu encore

le simple exister :
la minute qu'il a consentie

– précieuse, plus que tout –,

pourquoi fallait-il qu'elle fût détournée,
au désir des mots saisie,

et pour quel jeu d'ombres?



L'autrefois te méconnaît :
en vain tu remontes sa vallée,

son plein jour,
le fondant des neiges,

l'eau chantante sous la feuille.

À présent te reste,
pente morte,

le temps qui ne tient à rien.

Nuit?

Chemin fuyant son chemin
et ne plus pouvoir monter dans la
promesse?

Et qu'il n'y ait plus d'aube?



Mais

toute une vie passée
à se construire,
à s'augmenter de son soi,
à n'en rien distraire,

et ne finir que geôle à soi-même

dont rien ne s'évade ou ne laisse
advenir
son Autre désiré

— était-ce bien là cette guerre

qu'il fallait perdre?